

Pas facile de briser les carcans de l'imaginaire

Danielle Fournier et Simone Sauren (dir.), *Lignes de métro*, Montréal, l'Hexagone/VLB, 2002, 208 p., 21,95 \$.

Louis Jolicoeur, *Le siège du Maure*, Québec, L'instant même, 2002, 125 p., 16,95 \$.

Napoléon Aubin, *Contes et récits* (sous la direction de Marilène Gill et Mario Brassard), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 216 p., 17,95 \$.

Yvon Paré

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2002). Compte rendu de [Pas facile de briser les carcans de l'imaginaire / Danielle Fournier et Simone Sauren (dir.), *Lignes de métro*, Montréal, l'Hexagone/VLB, 2002, 208 p., 21,95 \$. / Louis Jolicoeur, *Le siège du Maure*, Québec, L'instant même, 2002, 125 p., 16,95 \$. / Napoléon Aubin, *Contes et récits* (sous la direction de Marilène Gill et Mario Brassard), Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 216 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 27–28.

Pas facile de briser les carcans de l'imaginaire

Que ce soit au cœur de nos grandes cités ou dans un autre siècle, les travers des femmes et des hommes fascinent. Les écrivains cherchent depuis toujours à montrer la face cachée des humains, qu'il s'agisse de celle du père ou encore d'inconnus qui passent en agitant un peu la vie.

R É C I T | Y V O N P A R É

SIMONE SAUREN, DIRECTRICE DE COLLECTION au Groupe Ville-Marie Littérature, a publié un collectif à l'occasion de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. Plusieurs écrivains d'ici et d'ailleurs se sont laissé tenter par un thème. L'entreprise n'est guère originale mais elle s'avère toujours intéressante pour jauger l'originalité et l'imaginaire des écrivains.

Quarante écrivaines et écrivains ont répondu à l'appel du métro. Une aventure un peu périlleuse, surtout quand on mélange poésie et prose. Qu'on le veuille ou non, le poème ne s'aborde pas comme la prose. Question de rythme, de souffle qui appartient en propre aux deux genres. Peut-être faut-il lire *Lignes de métro* en deux temps. S'attarder d'abord aux poèmes et, après, plonger dans les nouvelles. On arrivera ainsi à mieux rendre justice aux prosateurs et aux poètes de ce collectif. La présentation est faite par ordre alphabétique, ce qui n'est pas nécessairement la meilleure façon de procéder. On va de texte en texte, d'un genre à l'autre, sans force directrice. Les écarts sont énormes. Cette lecture révèle surtout combien il est difficile pour les écrivaines et les écrivains de s'arracher aux clichés. Quelques-uns arrivent à se démarquer et à bricoler un texte original mais ils sont rares. Mentionnons François Barcelo, Lili Gulliver et Michel Desautels, surtout pour la fin de sa nouvelle.

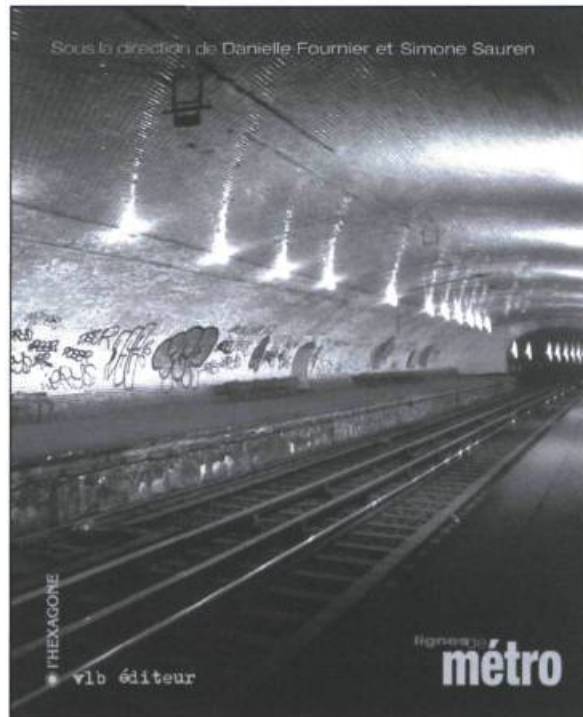
Les lieux communs se bousculent tout au long de ces quarante rames de métro qui vont en cahotant un peu beaucoup. Grand nombre s'en tiennent aux lieux communs. Étouffement, enfermement, promiscuité, reflets dans les vitres de la rame, bousculades, peur de l'autre et inévitablement, la fin de tout, le suicide. Quelques-uns aussi ne peuvent résister à la tentation d'énumérer les stations en faisant allusion au chemin de la Croix ou pour jeter un regard derrière l'épaule. Aline Apostolska, Rober Racine, François Vignes basculent dans cette banalité. Le souterrain aussi évoque les profondeurs de l'inconscient et permet de révéler certains secrets. Ici, Stanley

Péan, Naïm Kattan et Philippe Haeck sont les plus intéressants. On peut citer Danielle Fournier pour les deux derniers vers de son poème : « Personne pourtant ne t'accompagne/Quand tu t'assois à côté de ton ombre. (p. 73)

Recueil inégal et qui manque de tonus. Une dizaine de textes se distinguent tout au plus sur la quarantaine. C'est un peu mince, surtout avec les grands noms qui signent ces textes.

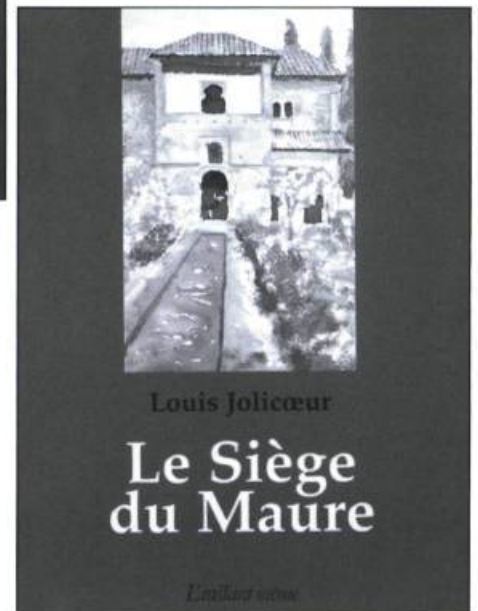
LA QUÊTE DU PÈRE

Louis Jolicœur dans *Le siège du Maure* révèle qu'il n'a jamais cessé de chercher un père énigmatique et tourmenté. Ce père qui a fait sa médecine, qui adorait les voyages, surtout l'Italie pour son raffinement, un photographe et un écrivain à sa manière. Il a connu plusieurs femmes qu'il a aimées et désirées. Il était aussi celui qui ne pouvait oublier la mort. Une constante, un point d'interrogation, une énigme



qu'il posait au monde et aux livres qu'il collectionnait. Cette obsession venait peut-être de sa participation à la Deuxième Guerre mondiale.

Le narrateur, celui qui se confond bien vite avec l'auteur, vit à Grenade, une ville d'Espagne qui a fait



l'orgueil des Maures et qui a été, pendant des siècles, convoitée par les rois catholiques. Deux civilisations, au fil des guerres et des conquêtes, s'y sont épanouies.

J'y pense pourtant maintenant, de ma lointaine Grenade, au lieu d'esquiver la question comme autrefois ; je pense à ces choses que tu essayais de dire sans drame, sans tristesse, avec ce désir un peu fou de parler de cela comme s'il s'agissait de rien, une chose parmi d'autres, un sujet qu'on pouvait aborder sans faire de façons ni remuer de vagues, sans même se troubler. Mais vraiment, peut-on sérieusement parler ainsi de la mort ?
(p. 23)

Louis Jolicœur a effectué des « tournées » pour mettre ses pas dans ceux de son père, pour rencontrer les gens que celui-ci a croisés et aimés, comme s'il voulait se glisser dans la vie de son géniteur. Là-bas en Louisiane, en France et en Italie, il se glissera entre deux époques et deux existences. Des images, des paysages, une photographie, un bout de texte que le père a laissé dans son appartement du Québec prennent alors toute leur signification.

Nous découvrons surtout la ville de Grenade, ses parfums, sa lumière et son histoire. Jolicœur est fasciné par ce moment où le roi Boabdil cède la ville aux rois catholiques Isabelle et Ferdinand pour protéger cette merveille architecturale de la destruction. Nous aurons droit à de longues traductions qui nous replongent dans l'atmosphère des années 1480 et 1490. L'Europe alors était à la veille de découvrir l'Amérique. Récit tout en délicatesse, secret qui prend son sens dans les regards et les méditations. Un amour filial qu'on prend plaisir à suivre. Nous déambulons dans la ville magnifique de Grenade, suivons Boabdil qui après avoir affronté son père pleure sur sa ville. Culte de l'échec, de la beauté et de la fidélité.

Tu y aurais trouvé ce qui justement t'habitait tant, toi : l'amour, l'art des formes, le plaisir et à la fois la crainte des sens, les fleurs et les jardins, l'eau ; la beauté sous tous ses angles, en somme, y compris bien sûr celle du doute, et celle de la mort. (p. 44)

Louis Jolicœur nous entraîne dans des rues étroites, nous arrête à une terrasse et discrètement nous apprivoisons la vie du narrateur et de son père. Les grandes et petites histoires d'amour finissent toujours par tisser l'Histoire, celle que l'on enferme dans les livres. Une écriture sensible, discrète, un peu redondante mais combien émouvante.

EN CES TEMPS LOINTAINS

Les Éditions Trois-Pistoles ont eu la fort bonne idée de se pencher sur des textes oubliés et peu connus, les œuvres de ceux que l'on peut appeler les précurseurs, ces écrivains qui ont noirci nombre de pages et qui ont basculé dans l'oubli. Ne reste plus qu'un nom bien souvent ou des extraits qu'il faut dénicher dans les anthologies.

La collection « La Saberdache », qui se donne comme mission de publier des textes écrits avant 1900, a été lancée avec des textes d'Arthur Buies, peut-être le plus connu des oubliés. Marilène Gill et Mario Brassard récidivent avec Napoléon Aubin.

Ces écrivains ont pratiqué le journalisme, dirigeant des journaux où ils œuvraient seuls. Napoléon Aubin ne fait pas exception. Il a édité pendant nombre d'années le *Fantasque* en y écrivant toutes les rubriques. Plume alerte, sarcastique, forte, grand pourfendeur des modes et défenseur des idées nouvelles, voilà l'homme que nous découvrons dans ces contes et récits. Suisse de naissance, émigrant aux États-Unis d'abord, résidant au Canada par la suite. Inventeur, homme de science comme le voulait la tradition ou la conception de l'honnête homme de l'époque, Napoléon Aubin ne cesse d'étonner. Il fallait être audacieux pour défendre la liberté de la presse en cette époque turbulente où les patriotes

affrontaient militairement l'armée anglaise avec les conséquences que nous connaissons. Les journalistes étaient surveillés et les délits punis. Napoléon Aubin se retrouva en prison pour avoir publié un poème de Joseph-Guillaume Barthe. « Il est si dangereux maintenant de parler des choses de ce monde que je me vois forcé de m'occuper presque exclusivement des habitants des astres. » (p. 148)

Les textes de Napoléon Aubin se démarquent par leur originalité et leur pertinence. Les sujets demeurent originaux et intéressants. Par le biais de la fiction ou de la science-fiction, Aubin montre les travers de la société et se moque de ses mœurs. Éducation, justice, modes littéraires, tout y passe. On ne peut que regretter que « ce voyage sur la lune » soit demeuré inachevé. Aubin en profite pour passer ses contemporains au rabot et on ne peut s'empêcher de faire un lien avec la révolte des patriotes de 1837-1838. Il y avait là une force et une verve qui se lit encore fort bien. On ne peut que sourire devant ce trait humoristique.

Je vous dirai donc, en attendant mieux, qu'on s'y habille à peu près comme par ici, avec cette seule différence que quoique la mode générale y soit, pour les dames, de s'y couvrir de robes, il en est néanmoins beaucoup qui ne se gênent point de porter les culottes. Donc, espérez et patientez. (p. 139)

Certaines descriptions de la nature restent justes comme celles du conte « Une chanson, un songe, un baiser ». On y sent la marque du romantisme même si Aubin s'en moque avec un bonheur certain. Pas facile d'échapper à son époque même pour un esprit libre et rebelle.

Napoléon Aubin demeure un humaniste. Ce qui le distingue, c'est l'efficacité de sa plume, son humour, son imagination et sa pertinence. Pour tout cela et pour le plaisir aussi, il faut relire ses contes et ses récits. Il aurait encore bien à dire sur nos façons de faire et de nous comporter après un certain 11 septembre.

On conçoit qu'avec une liberté de la presse aussi limitée, la seule ressource d'un littéraire est de déployer ses ailes, de s'envoler vers les astres et les régions éthérées plutôt que de gémir plus longtemps sur une terre préjugée où pour plaire et vivre il faut ramper, ramper bien bas, et lécher l'argot de ceux qui se croient grands parce qu'ils se le font dire souvent, qui ont le droit dans le fourreau du sabre et le cœur au fond de leur gousset. (p. 149)

Nous avons encore besoin de Napoléon Aubin pour nous montrer nos contradictions face aux événements qui nous bousculent et nous perturbent. Malheureusement, ils sont de moins en moins nombreux dans nos journaux. Les Éditions Trois-Pistoles font là œuvre nécessaire.

